

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

ECCHYMOSE, 2005

FACE À LA MÈRE, 2006

ERZULI DAHOMEY, DÉESSE DE L'AMOUR, 2009

Chez Lansman Éditeur

L'ADORATION, 2003

JEAN-RENÉ LEMOINE

Iphigénie

suivi de

In memoriam

Postface

Yan Ciret

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

SOMMAIRE

À Hubert G.

Iphigénie	7
In memoriam	41
<i>Postface de Yan Ciret</i> Sur quelques héroïnes de gloire et de décombres	55

© 2012, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-313-6

Iphigénie

IPHIGÉNIE. – Il y aura beaucoup de monde. Je marcherai, droite. Mon père sera à la tribune d'honneur. Figé. Plongé dans ses pensées. Je le regarderai. Lui aussi me regardera. La mère se consumera de douleur dans ses appartements. J'entendrai ses cris pendant que je monterai, muette, au bûcher. Clytemnestre la folle hurlera sa douleur de mère prodigue et mes yeux fixeront pour la dernière fois le père qui courbera la tête. Un homme fini, courbé dans sa douleur, incapable de dire : « Non. Assez. Arrêtez l'horreur. Le sacrifice. Je ne veux pas. Je refuse. »

Silence.

C'est un rêve, Iphigénie, rien qu'un rêve.

Silence.

Père, père, où es-tu ? Pourquoi m'as-tu abandonnée ?

Noir.

Considérations générales sur ce qui a été et sur ce qui sera. Journal d'un mariage qui n'a pas eu lieu. Petits chagrins. Souvenir du thé trop chaud le matin à la table de la cuisine avant d'aller à l'école. Souvenirs

de parents lointains. Compter les heures qui me séparent du moment. Compter les dalles de la cuisine et de la salle de bain, compter les cailloux du sentier qui mène à la maison, les fourmis qui accomplissent leur pèlerinage dans les couloirs du palais, compter tout ce qui se présente à mes yeux. Quand j'aurai fini de compter, je m'endormirai et tout ira bien. Il y a de la musique, dehors. Des gens s'amuse. Ouvrir ou fermer la fenêtre ?... Les statues du jardin m'ont toujours effrayée. Maintenant je vais les rejoindre. (*Silence.*) Pauvre épouse... C'est sans doute mieux ainsi... Moi je devais épouser Achille. On m'avait promise à Achille. Plus maintenant. Maintenant je reste debout. J'enlève mes chaussures... Tout aurait été très doux. Il est près de moi. Il touche mon bras... Ou bien... il m'aurait fait souffrir. Un peu. Les hommes sont toujours un peu brutaux. (*Elle rit.*) Qu'est-ce que j'en sais !... Mais je lui suis reconnaissante de m'avoir épousée, de ne pas m'avoir laissée seule. Et puis je dois obéir à mon père. (*Silence.*) Ou alors, il m'aurait fait très mal. Je n'aurais rien dit. J'aurais attendu la fin en silence, je me serais lavée à l'eau chaude... Achille me dit de m'asseoir à côté de lui. Il touche mes cheveux. Tout va bien. Je ne suis pas seule. Ensuite. Je serais devenue l'épouse d'Achille. Je l'aurais attendu à la maison. Je l'aurais accompagné dans ses voyages. J'aurais eu des amies. Des enfants, peut-être. Électre serait venue me voir en cachette. Une minute est passée... Achille aurait beaucoup bu le jour de notre mariage. Il aurait raconté des blagues à ses amis. Je ne dis rien. J'attends... J'ai du mal à avaler ma salive. Ça va passer. Il y a du bruit dehors. Tant mieux... Encore une minute. Je m'assieds... Écouter les cris

des gens qui s'amuse dehors. Aujourd'hui, c'est le premier jour de l'automne.

Silence.

Mais, Patrocle. Ses yeux qui inondent son visage. Ses cheveux courts, ses narines qui se dilatent comme les narines des chevaux. Sa peau mate. Patrocle qui riait si fort. Qui tourne la tête vers Achille et rit. La couleur des yeux de Patrocle qui change avec la lumière. Jaunes au crépuscule. D'un vert si pâle le matin. Où je l'ai vu. Je ne pouvais plus le regarder. J'étais tombée dans les yeux de Patrocle. Avant d'avoir vu son sourire... Quand il a souri, j'ai cru fondre en larmes en voyant ces rides autour de deux lacs déteints, et ces autres rides, petites, autour de cette bouche – d'amour... Patrocle... Il regardait Achille. Achille a passé son bras autour des épaules de Patrocle. Autour de sa taille. Ils rient, tous les deux. Obscènes. Je me suis levée. Je suis allée chez la mère. La mère a dit : « Iphigénie, qu'est-ce qu'il y a, tu ne te sens pas bien ? » J'étais tombée dans les yeux de Patrocle. Oh !... Quand j'ai vu ses mains... Il a posé sa main près de celle d'Achille. Ils riaient. Ils voulaient. Ils voulaient voir... Bien sûr, la plus grande était celle d'Achille, forte, virile. La main de Patrocle était une main d'homme, mais... infantine, une main qui tue et... qui console, une main sombre, oui... dessinée par un dieu. Leurs mains se sont touchées. Leurs mains n'avaient pas besoin de moi... Ils se sont levés, ils se sont mis à courir... Il y avait quelque chose d'éternel et d'injuste dans leur vigueur. Patrocle avait besoin d'Achille. Et Achille avait besoin de Patrocle. Peut-être...

Maintenant je me souviens de tout, ça va, je peux dormir. Ils viendront, ils me réveilleront. (*Silence.*) Mais, Patrocle... Ils s'étaient approchés de nous. Ils avaient salué mon père et ma mère. Électre n'avait pas daigné regarder Achille. Moi je souris. Patrocle me dit qu'il s'appelle Patrocle. Oh ! Achille parle avec mon père. Électre se tait. La mère demande pourquoi je suis si pâle. (*Silence.*) Cette nuit-là, je n'ai pas dormi. Je fixais le plafond de la chambre, il y avait tant de lumière, les fenêtres étaient grandes ouvertes, il faisait frais, le drap glissait vers le sol, comme un fleuve, Patrocle m'attendait. Non, ce n'était pas lui. Rien que la blancheur du plafond. Je remonte le drap sur mes seins... Patrocle n'était pas là – les lacs dorés, les mains meurtrières, les cheveux noirs, le sourire. Je me rendormais... Je suis fatiguée. Où peut-il bien être ? En Aulide, avec les autres, il fait des compétitions stupides, il mange les pêches blanches, énormes, de l'Aulide, et laisse couler le jus le long de son menton. Il doit être sur le navire, innocent, robuste, content que ce soit la guerre, pressé de devenir un héros. Il dit des obscénités à propos d'Hélène, qu'il a entendu répéter par les autres. Il a des gestes qui révolteraient Électre. Elle les déteste, ces soldats aux longues jambes, aux muscles saillants sous l'étoffe. La première fois déjà : Électre n'avait pas dit un mot. Nous étions tous dans le jardin. Patrocle aussi se taisait. Il était intimidé. Il regardait ma mère. Il regardait Achille. Électre avait déjà entendu parler d'eux. Après, après seulement, elle m'a dit : « Ils me dégoûtent. » Électre. Petite. Pourquoi tant de rage ? Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ? Pourquoi es-tu toujours seule ? Tu marches dans la campagne sous le soleil de midi. Ou tu lis des livres

étranges dans la bibliothèque et nous te trouvons endormie, le visage plein de douleur... Il faut que je me rendorme. Oreste dort, lui aussi. Ça me fait de la peine de le quitter. Ça me fait de la peine de penser qu'il ne se souviendra même pas de moi.

Silence.

Il m'avait demandé de poser pour lui. Achille était allé à la chasse avec mon père. Notre mère téléphonait dans sa chambre. Patrocle me demande de m'asseoir sur une chaise. Il s'approche, me regarde. Il s'assied sur une chaise en face de moi, commence à dessiner. Ses yeux vont et viennent, de la feuille à mon visage. Patrocle me demande de le fixer. Je ne peux pas. Je ne pouvais pas regarder ses yeux sans inonder les miens. Patrocle me demande si je peux ôter mon corsage. Je dis : « Oui. » Patrocle continue à dessiner. Ses paupières vont de plus en plus vite, de la feuille à mon visage. Il me comprenait, il me parlait, il me... Non. Il cherchait seulement à saisir une lueur dans mes yeux. Solitude qui restera, plus tard, sur le papier. Je me tiens droite sur la chaise. Peut-être trouvera-t-il mes seins trop petits. Ils sont si ronds. Je ne lui plairai pas. Il préfère sûrement la plénitude des seins d'Hélène, si blancs et si généreux dans le décolleté de ses robes. Et mon ventre, mon ventre plat, mes épaules musclées, il s'y attardera ? À quoi auront servi les courses matinales dans la forêt avec mon père, les heures passées à nager dans le lac avec mes amies ? Mes seins se sont... Ah ! Il s'en apercevra. Et pourquoi mes yeux sont-ils pleins de larmes ? Et cette oppression, il s'en apercevra ? Patrocle me dessinait et moi je dessinais Patrocle.

Dans ma tête... Crayons de péché. Feuilles blanches où se posent les corps. Regards. Mon dieu, je n'en peux plus. Je vais lui dire que je suis fatiguée, que je n'en peux plus. Je dois remettre mon corsage, m'en aller. Patrocle me demande si je suis fatiguée. Je dis : « Non. » Qu'est-ce que j'ai dit !... Patrocle tenait le bloc un peu incliné. Il avait un doigt coupé. C'était arrivé un jour qu'il jouait avec Achille, à en croire Électre. Je n'en savais pas plus. Je regarde ce doigt et ce défaut m'attendrit. Il rendait Patrocle encore plus... Puis j'entends la voix de la mère qui dit : « Iphigénie, tu peux venir un instant ? » Je dis à Patrocle : « Pardon, je dois y aller. » Patrocle me regarde. Il me dit que j'ai des mains tellement savoureuses. Je ne comprends pas. Il me dit qu'elles feront toute la beauté du dessin. Je sais. Je sais... Maintenant il faut que j'y aille.

Silence.

Les blocs de granit se détachent en moi et tombent comme des montagnes entières tombent dans la mer. Et se désagrègent. Des pans entiers qui vont se briser dans l'écume. Et cela des heures durant. Des nuits. Profondes. Il y a tout autour de moi un silence glacé, un silence transparent qui s'en va. Les montagnes, toujours plus hautes dans ma tête, penchent toujours plus vers la mer. Moi je crie, parfois, la nuit. Moi je n'en peux plus. Je voudrais arrêter le désastre. Je dis : « Assez. Pitié. Ayez pitié. Je n'en peux plus... » J'entends, dans ma tête, des voix, des mots. Des bourdonnements. Les montagnes basculent. La mer explose. Elle lance des gouttes qui aspirent au ciel. Mais tout cela n'a pas d'importance. Tout s'apaise,

la mer, les montagnes. Tout s'en va. Moi aussi. Je vais m'en aller. Demain.

Silence.

Je n'ai jamais dormi avec Patrocle. Je n'ai jamais posé ma tête sur son épaule. Je n'ai jamais lancé un regard à Patrocle quand Achille m'aurait enlacée ou quand Patrocle aurait enlacé Achille. Je ne l'ai jamais surpris le matin au réveil quand il est un peu triste. Je n'ai jamais senti l'odeur de sommeil de son corps. Je n'ai jamais posé mes lèvres sur ses lèvres. Je n'ai jamais dit non à Patrocle. Ni oui. Je n'ai jamais souffert sous son corps. Je n'ai jamais touché Patrocle. Seulement effleuré. Je ne l'ai jamais remercié pour les fleurs qu'il m'aurait apportées. Je n'ai jamais pensé ses blessures quand il serait tombé de cheval, jamais lavé son corps, jamais versé l'eau sur son visage, pour en enlever la boue, jamais pris ses mains – longtemps – dans les miennes. Seulement effleurées. Je n'ai jamais murmuré à Patrocle les mots, ces mots-là. Je n'ai jamais approché ma bouche de son oreille, jamais caressé ses cheveux – je les ai touchés, une seule fois, en riant, comme on touche les cheveux d'un enfant. Effleurés. Je ne laisse rien. Seulement ce que j'aurais dû faire. Alors, oui, cela aurait valu la peine de mourir.

Silence.

Et maintenant la pluie. Il doit faire nuit dehors. Les musiciens sont couchés. Maintenant j'aurais envie de sortir et d'attendre dehors, sous la pluie de Mycènes. Maintenant je ne sais plus. Quelque chose

s'est brisé... Si je lève un bras, un peu, rien qu'un peu, vers l'autre rive, je vois une ombre, un autre bras qui se lève et m'appelle.

Silence.

Ils sont arrivés. Ils sont venus pour moi. Légions. (*Silence.*) Où est la bougie ? Il faut que j'allume la bougie. Je ne pensais pas avoir peur de l'orage. Mais celui-ci est terrible, il détruira la maison d'Agamemnon, il me détruira. Éclairs... Il vaut mieux que je reste assise. Je reste assise. J'allume la bougie. Où sont les allumettes ? Tout est sombre. (*Silence.*) Voilà. Maintenant ça va. Ça va passer, ça passe. Heureusement que je suis à l'intérieur. Ça doit être terrible dehors... Il suffit de s'asseoir un moment, sans réfléchir. (*Silence.*) Mais pourquoi me laissent-ils seule ? Personne ne vient. Personne ne vient me demander si tout va bien, si je n'ai pas peur. Où sont-ils, où sont-ils passés ? Dans leurs chambres, enfermés à clé. Terreur. Et le petit Oreste ? Oreste. Le tonnerre l'a réveillé sans doute. Je dois y aller. Je vais trouver Oreste. Oui. Avec la bougie. Il sera en train de pleurer. Peut-être qu'Électre m'aura devancée. Elle l'aura emmené dans sa chambre. Ils dorment, tous les deux, enlacés. Non, Électre ne dort pas, Électre ne dort jamais, elle pense. Elle passe ses nuits à penser. Pauvre Électre. Peut-être la tête du petit Oreste pèsera-t-elle sur ton épaule. Mais tu n'oseras pas changer de position de peur de le réveiller... J'ai entendu quelque chose. Des bruits. Des voûtes qui se déchirent et tombent. Les chiens aboient. Ce n'est rien. Il vaut mieux que je reste assise. (*Elle se lève.*) La mère doit être debout dans sa chambre.

Elle marche, les mains jointes. Je devrais aller la voir. Elle n'est pas coupable. La mère a toujours eu peur de l'orage. Ou bien elle s'est glissée dans la chambre d'Égisthe pour lui dire des choses. Ils sont très silencieux. Ils s'étreignent. Ils se mettent au lit en attendant que tout passe. Je le sais. Électre me l'a dit. Je vais à la cuisine. Je mangerai un fruit... Il y a une porte ouverte, en bas. Quelqu'un est entré. Des ennemis. Légions. Des hommes qui ouvrent toutes les portes, entrent dans la maison d'Agamemnon, montent les escaliers, ouvrent d'autres portes, entrent, mon dieu ! je m'en vais, je m'en vais, je ne peux pas rester ici !... Mais pourquoi mon père ne vient pas me chercher, comme autrefois, quand j'étais petite, la nuit, et que je pleurais ? (*Elle s'assied.*) Pourquoi n'est-ce pas lui qui ouvre la porte à la place des guerriers, doucement, il me parle, il dit : « Iphigénie, qu'est-ce qu'il y a... ? » Il doit être éveillé, lui aussi. Assis sur son lit. Il a peur. Non, il ne peut pas avoir peur... Il est pâle et immobile sur son lit. Lui aussi se sent un peu seul dans sa grande chambre et il se demande ce qu'il faut faire. Il allumera la lumière. Pas de lumière. Alors il allume une cigarette. Je suis sûre que quelqu'un est entré. Et cette lueur ? Qu'est-ce que c'était ? Elle nous détruira, elle détruira la maison d'Agamemnon... Je vais trouver mon père. Je m'assoierai près de lui sur le lit. Il me prendra dans ses bras. Chaleur. Il me consolera. Il me dira : « Tu veux rester dormir ici ? » Non, non, Iphigénie, tu es folle ! (*Silence.*) C'est – interminable. Tout. Je vais dans le salon. Je ne veux pas aller dans le grand salon. La pluie fait du bruit sur les vitres. Je reste ici... Je ne comprends pas. Qu'est-ce que ça veut dire ? Tout. Qu'est-ce